

L'exotisme médiéval dans les récits de voyage du XIX^e siècle. Une étude de cas : Majorque

Isabelle BES HOGHTON

Universidad de las Islas Baleares

isabelle.bes@uib.es

<https://orcid.org/0000-0001-8786-1409>

Resumen

A principios del siglo XIX, Chateaubriand reveló la belleza del arte gótico en su *Génie du christianisme*. La Edad Media cristiana despertó el interés de historiadores y arqueólogos e inspiró el arte romántico. La literatura no estuvo exenta de este entusiasmo, desde Victor Hugo y su *Notre-Dame de Paris* (1831) hasta Joris-Karl Huysmans y *La cathédrale* (1898). También tuvo influencia en la literatura de viajes. A partir de un caso concreto, el del viaje a Mallorca, analizaremos cómo la Edad Media, su estilo gótico, sus ruinas y su fervor cristiano exaltan al viajero del siglo XIX e inundan las páginas de su relato de viaje, llenándolo de una fantasía exótica.

Palabras clave: Literatura de viaje. Romanticismo. Gótico. Exotismo. Mallorca. Religión.

Résumé

Au début du XIX^e siècle, Chateaubriand révéla la beauté de l'art gothique dans son *Génie du christianisme*. Le Moyen Âge chrétien provoqua dès lors l'intérêt des historiens et des archéologues et inspira l'art romantique. La littérature ne fut pas exempte de cet engouement, de Victor Hugo et son *Notre-Dame de Paris* (1831) à Joris-Karl Huysmans et *La cathédrale* (1898). Il eut aussi une influence sur la littérature de voyage. À partir d'un cas concret, celui du voyage à Majorque, nous allons analyser comment le Moyen-Âge, son style gothique, ses ruines et sa ferveur chrétienne exaltent le voyageur du XIX^e siècle et inondent les pages de son récit de voyage, le comblant d'une fantaisie exotique toute médiévale.

Mots clé : Littérature de voyage. Romantisme. Gothique. Exotisme. Majorque. Religion.

Abstract

At the beginning of the 19th century, Chateaubriand revealed the beauty of Gothic art in his *Génie du christianisme*. The Christian Middle Ages aroused the interest of historians and archaeologists and inspired romantic art. Literature was not exempt from this enthusiasm, from Victor Hugo and *Notre-Dame de Paris* (1831) to Joris-Karl Huysmans and *La cathédrale* (1898). It also had an influence on travel literature. From a concrete case, Majorca, we will

* Artículo recibido el 5/08/2020, aceptado el 30/04/2021.

analyze how the Middle Ages, the Gothic style, the ruins and the Christian fervor exalt the traveler of the 19th century and flood the pages of his travelogue, filling it with an exotic medieval fantasy.

Keywords: Travel literature. Romanticism. Gothic. Exoticism. Majorca. Religion.

Introduction

L'exotisme, toujours et encore l'exotisme, c'est bien ce que recherche le voyageur dix-neuviémiste dans sa rencontre avec l'ailleurs. Ce dernier a une fonction bien déterminée : faire oublier le présent et sa modernité décevante. Le voyage est une fuite désirée dans l'espace mais aussi dans le temps¹. Réfutant le monde industriel qui émerge, le voyageur part en quête du temps perdu. Son imagination transforme l'espace réel en un espace « poético, pictórico, literaturizado y soñado » (Ortas, 2005 : 60). À partir du cas concret de la capitale baléare, Palma, nous allons voir comment le Moyen-Âge, son style gothique, ses ruines et sa ferveur chrétienne exaltent le voyageur et inondent les pages de son récit de voyage, le comblant d'une fantaisie exotique toute médiévale.

À partir des années 20, l'Europe du XIX^e siècle subit une profonde transformation qui déboucha sur un changement de perspective : le romantique ne contemplait plus le monde à partir de la raison comme le philosophe des lumières mais à partir de sa propre personne, ses goûts, ses sensations, sa sensibilité. Il ne s'intéressait donc plus qu'à ce qui le touchait dans le plus profond de son âme, ce qui lui provoquait de l'émotion. Si l'île de Majorque va l'intéresser, c'est bien parce qu'elle va l'émouvoir par son exotisme, son pittoresque. L'émotion naîtra de la différence. Si Grasset de Saint Sauveur, héritier des philosophes des lumières, critiquait le retard de cette contrée encore bien médiévale, ce sont bien ces archaïsmes qui attirent les romantiques et que Joséphine de Brinckmann, dans sa dernière lettre du 7 juillet 1850, recommande aux futurs touristes :

Allez, touristes, allez voir cette Espagne aux mœurs encore originales ; allez avant que les utiles, mais affreux chemins de fer, hélas ! déjà commencés, ne sillonnent en tous sens ces campagnes si belles, si heureuses dans leur état actuel. Le libéralisme avec sa face hypocrite, l'a dépouillé d'une de ses forces vitales en

¹ « L'exotisme est [...] la vision du monde de ceux qui, à la suite des Romantiques, de leur spleen, de leur "mal du siècle" refusent de voir le monde moderne, tournent le dos au monde moderne, à un progrès jugé effrayant. Et c'est la "couleur locale" d'un décor, d'une femme, d'une rue qui permet cette fuite dans le temps et dans l'espace qui a nom exotisme. La fuite de ceux qui, en n'acceptant pas le temps présent, ont du mal à s'accepter eux-mêmes » (Pageaux, 2003 : 59-60).

assassinant ses moines, et les lignes ferrées vont la dépoétiser.
Hâtez-vous donc ! (Brinckmann, 1852 : 342).

Ils partent en quête de cette Majorque aux vestiges et monuments chrétiens du Moyen Âge que louait Charles Davillier (1874 : 776) en introduction à son chapitre sur les îles, de cette « Espagne du *Romancero*, des ballades de Victor Hugo, des nouvelles de Mérimée et des contes d'Alfred Musset » pour reprendre l'expression de Théophile Gautier (1856 : 17), avec tout l'engouement médiéval que ses œuvres renferment.

1. Le gothique

Sur le plan artistique et culturel, le XIX^e siècle français allait redécouvrir le Moyen Âge. La création du musée des monuments français d'Alexandre Lenoir (1794) qui renfermait les sculptures médiévales épargnées par la Révolution et la publication en 1801 du *Génie du christianisme* de Chateaubriand impulsèrent un mouvement qui s'étendit jusqu'à la fin du siècle. Si les peintres romantiques renouvelaient leur inspiration en allant en Orient, les architectes finirent par abandonner les rigueurs de l'Antiquité pour adopter le style gothique. Au tout début du XIX^e siècle, l'architecture religieuse s'inspirait des temples grecs comme l'église de la Madeleine à Paris et l'art gothique ne faisait absolument pas partie de l'esthétique du moment. Le néoclassicisme l'avait d'ailleurs proscrit. Ce fut Chateaubriand qui révéla la beauté de l'art gothique. Dans son œuvre *Le génie du christianisme*, élargissant les horizons du goût, il attira l'attention sur des sources de beauté méconnues jusqu'alors. Il suscita l'intérêt pour le Moyen Âge, les vertus héroïques de la chevalerie et l'architecture des églises gothiques (Chateaubriand, 1816 : 29). Son interprétation symbolique de la cathédrale gothique aida à en retrouver le sens véritable et la poésie mystique :

Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. [...] Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages, qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique ; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité (Chateaubriand, 1816 : 30-31).

Le Moyen Âge chrétien provoqua dès lors l'intérêt des historiens et des archéologues et inspira l'art romantique. L'un des architectes les plus significatifs, Eugène

Viollet-le-Duc² (1846 : 5), reflétait, dans son *Du Style gothique au dix-neuvième siècle*, cet enthousiasme des architectes et archéologues pour le style médiéval qui, selon lui, captive au plus haut degré le sentiment religieux, élève la pensée chrétienne vers le ciel, plait à l'imagination et agit même sur les sens par l'effet de ses vitraux.

La littérature fut aussi marquée par ce mouvement, de Victor Hugo et son *Notre-Dame de Paris* (1831) à Joris-Karl Huysmans et *La cathédrale* (1898). Le voyageur Jean-Joseph Bonaventure Laurens expliquait ainsi, dans ses *Souvenirs*, cette passion contemporaine de l'artiste pour l'art gothique :

Il est étonnant que, pendant trois cents ans, on ait méconnu le mérite de l'architecture du moyen-âge, et qu'on ait fermé les yeux à l'inconvenance qui résulte des formes grecques ou romaines transportées dans nos églises chrétiennes. Le mot gothique était une épithète tellement méprisante il n'y a pas trente ans, que Grasset de Saint-Sauveur, en parlant d'une église de Palma, dit qu'elle est belle, quoique gothique. Au contraire, je dirai aujourd'hui, qu'elle n'est pas belle, parce qu'elle n'est pas gothique, et cela sans aveuglement ni prévention (Laurens, 1945 [1840] : 84).

La voyageuse Mme de Harrasowsky y ajoutait une autre raison. En parlant de la cathédrale de Palma, elle faisait retomber l'intérêt de ce monument sur le fait qu'il révélait les différentes phases parcourues par l'architecture gothique et parlait ainsi d'époques diverses (Harrasowsky, 1895 : 356).

À Palma, le voyageur, et surtout l'artiste romantique, se passionna pour les monuments gothiques : la cathédrale, la Lonja et les églises gothiques de Sainte-Eulalie, Saint-Michel, Saint Nicolas et le couvent de la Mission, entre autres. Laurens y consacra neuf de ses trente-cinq gravures sur Majorque, soit vingt-cinq pour cent. Juan Ramis de Ayreflor soulignait d'ailleurs qu'il ne manquait pas chez cet antiquaire l'une des caractéristiques du romantisme historique : l'amour et l'art gothique, en réaction au néoclassicisme qui l'avait écarté (Laurens, 1945 [1840] : 19).

La contemplation de la porte méridionale de la cathédrale de Palma fit naître chez ce voyageur bien plus qu'un plaisir esthétique, elle excita toute sa passion artistique et aboutit à un véritable ravissement :

[...] son premier aspect me fit bondir de joie et d'enthousiasme, et pendant une heure que je passai l'observer, mon admiration se maintint au même degré d'exaltation. Nulle part je n'avais eu l'occasion de contempler un ensemble de lignes mieux distribué et une finesse d'exécution aussi étonnante ; jamais l'art gothique

² Cet architecte français, né en 1814 et mort en 1879, fut connu pour ses restaurations de constructions médiévales (la basilique de Vézelay, la cité de Carcassonne, la cathédrale Notre-Dame de Paris, la basilique Saint-Denis entre autres).

ne m'était apparu plus correct, plus savant, plus expressif (Laurens, 1945 [1840] : 72).

Elle produisit le même effet sur le peintre Gaston Vuillier (1982 [1893] : 15), qui fit une liste exhaustive de tous les détails architecturaux dignes d'admiration (statues, dais, draperies, guirlandes, attributs, enlacements, festons, colonnes, feuilles, figures) et ne put que s'approprier les mots de Laurens pour louer ce « chef-d'œuvre », oubliant cependant de le citer.

Quelques années plus tard, le célèbre restaurateur des monuments médiévaux français corroborait les impressions de respect et de recueillement produites par ces églises gothiques qui touchent profondément (Viollet-le-Duc, 1846 : 6). La cathédrale de Palma, si sombre et si religieuse, en fut d'autant plus troublante, aux dires de Lucien Trotignon, qu'elle engageait le visiteur à une extrême piété. Sa sévérité impressionnait, troublait et synthétisait « bien le catholicisme un peu farouche des Espagnols, leur dévotion fanatique, mêlée de terreur » (Trotignon, 1895 : 229).

Le voyageur fut aussi impressionné par sa situation : sa masse imposante au bord de la mer qui fut amplement gravée (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : 79 ; Laurens, 1945 [1840] : XVIII ; Mathieu, 1887 : 217 ; Vuillier, 1982 [1893] : 14 ; Bernard, 1895 : 197). « Belle » (Taylor, 1860 : 252), « magnifique » (Henry, 1884 : 70), « éclatante » (Harrasowsky, 1895 : 356), « imposante et grandiose » (Hallays, 1899a : 328), il s'évertua en compliments. Léon Roubière (1881 : 22), émerveillé par sa structure, y consacra même un chapitre entier, décrivant longuement son intérieur sur le plan architectural et artistique avec ses admirables mosaïques, ses nombreuses sculptures, la variété des ornements des stalles, ses vitraux magnifiques et ses tapisseries des Gobelins d'une valeur inestimable. Comme la plupart des voyageurs, il dépeignit avec force détails le cercueil de Jacques II et sa momie protégée par un couvercle vitré, le mausolée à la mémoire du marquis de la Romana, les blasons des grandes familles majorquines sur les clefs de voûte des nefs récompensées pour leur contribution au financement de cette dernière et le riche trésor (Roubière, 1881 : 21-23).

Quelques visiteurs, cependant, ne furent pas aussi enthousiastes à son égard. George Sand (1971 [1842] : 1075), au contraire, la jugea d'une immense nudité et ne lui accorda d'« estimable, comme goût que le portail méridional, signalé par M. Laurens ». Jules Hippolyte Percher, lui aussi, ne la trouva pas digne de remarque (*Journal des Débats* du 5 juin 1888) et critiqua cette passion inassouvie des romantiques pour l'art gothique qui les menaient à s'extasier devant n'importe quelle pièce gothique :

En attendant, je continue à visiter sur la foi du Joanne, les « monuments [sic] » de Palma. J'avoue qu'aucun d'eux ne m'a enthousiasmé : je ne suis pas doué de l'heureux tempérament des auteurs de Guides, qui les porte à s'extasier presque également devant une merveille telle que la cathédrale de Tolède et devant le

moindre arceau gothique découvert dans un vieux mur (*Journal des Débats* du 3 juillet 1888).

Le guide Joanne, qui s'étala sur une longue et minutieuse description des trois nefs (dimensions comprises) et de leurs curiosités, en donna une opinion mitigée : « Sans être un chef-d'œuvre comme le prétendent les Majorquins, cet édifice mérite cependant une attention sérieuse de la part du voyageur » (Germond de Lavigne, 1866 : 744).

La Lonja – l'ancienne bourse de commerce qui ne servait plus qu'aux bals masqués – en revanche, fut unanimement prisée, autant par les voyageurs romantiques³ que par les voyageurs postromantiques⁴. Elle fit l'objet de nombreuses gravures : Isidore Taylor (1860 : planche 48), Jean-Joseph Bonaventure Laurens (1945 [1840] : planches XXX et XXXI), Gaston Vuillier (1982 [1893] : 20) et Marius Bernard (1895 : 201). L'une des raisons en fut qu'elle était un rare exemplaire de l'architecture gothique civile, une architecture supérieure, d'après Taylor, à celle de nos bourses modernes, élevées sur le modèle des temples de la Grèce (1860 : planche 48).

Le guide Joanne va même jusqu'à affirmer qu'elle est l'un des plus beaux monuments de style gothique que possède l'Espagne (Germond de Lavigne, 1866 : 745). Plus de vingt ans plus tard, le félibrige Frédéric Donnadiou corrobore cette assertion (1887 : 78) ainsi que Léon Roubière (1881 : 46), Gaston Vuillier (1982 [1893] : 17) et Marius Bernard (1895 : 200). Le félibrige n'hésite pas à la comparer à la façade d'Or San Michele, à Florence (Donnadiou, 1887 : 78). Sa description en est minutieuse et très flatteuse :

Heureusement, le bijou architectural de Palma, la *Lonja* ou *Llotja*, a échappé jusqu'ici au vandalisme des restaurateurs. Une salle unique dont les dimensions témoignent de l'ancienne activité commerciale de l'île, a ses voûtes supportées par des piliers cannelés en spirale d'une rare élégance, mais qui donnent une impression contraire à l'idée de solidité inébranlable que devraient toujours inspirer des colonnes. L'extérieur est un délicieux spécimen du gothique de la bonne époque. L'édifice est de forme rectangulaire, entièrement isolé, et à deux pas de la mer. La haute balustrade ajourée et les tourelles qui le couronnent font le plus gracieux effet, et donnent à l'ensemble le caractère de construction civile, que n'indique peut-être pas suffisamment au premier aspect le rez-de-chaussée, [...]. C'est, en somme, d'un aveu unanime, un des plus beaux monuments gothiques de

³ Cambessèdes (1826 : 25), Laurens (1945 [1840] : 92), Sand (1971 [1842] : 1076) et Dembowski (1841 : 296).

⁴ Davillier (1874 : 777), Roubière (1881 : 47), Vuillier (1982 [1893] : 17), Percher (1888), Harrasowsky (1895 : 355), Hallays, (1895b : 340).

l'Espagne. Que Dieu le préserve des restaurations ! (Donnadieu, 1887 : 78).

Elle reflète aussi la préoccupation dix-neuviémiste pour les restaurations respectueuses. Avec la création de la Commission des Monuments Historiques, va être mise en place, en France, toute une vague de « rétablissements » des monuments gothiques⁵, dont l'objectif était de leur redonner l'exactitude du modèle original. Si au XVIII^e siècle, de nombreux édifices gothiques avaient été complètement abandonnés ou mutilés par de mauvaises restaurations qui désiraient les améliorer au goût du jour, le XIX^e siècle, avec Victor Hugo, Prosper Mérimée et bien d'autres, avait décidé de protéger ce patrimoine et prônait une restauration authentique qui le ramènerait le plus possible à son état original (Coste, 1997 : 100-102)⁶. C'est d'ailleurs une déplorable restauration qui a dénaturé complètement le caractère et le style que dénonce Frédéric Donnadieu en ce qui concerne la façade principale de la cathédrale⁷ (1887 : 78), critique reprise quelques années plus tard par le journaliste André Hallays (1899a : 328). Lucien Trotignon (1895 : 229) condamne aussi le vandalisme des restaurations mais cette fois-ci d'un édifice renaissance détruit par un incendie, l'hôtel de ville de Palma.

Si au début de la seconde moitié du siècle, Charles Davillier (1874 : 777) parlait encore d'un édifice parfaitement conservé dans ses moindres détails, à la fin du siècle, le voyageur regrette l'abandon de la Bourse, mal entretenue (Percher, 1888), absolument vide et définitivement morte (Conte, 1895 : 78), habitée par des chats (Harrasowsky, 1895 : 355), plus qu'un « vulgaire musée de sculptures défuntes et de vieux tableaux noirs, comme toujours pillés dans des couvents et des églises » (Bernard, 1895 : 201).

Les meilleurs monuments gothiques de Palma avaient fait l'objet de littérature en France. La cathédrale, selon Mme de Brinckmann, était célèbre dans le pays voisin (1852 : 311). Elle avait été décrite dans de nombreux ouvrages, encyclopédiques, géographiques ou historiques. Entre autres, dans *L'itinéraire descriptif de l'Espagne*

⁵ La liste est très longue, entre autres : la basilique Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay, la cathédrale de Notre-Dame de Paris, la Sainte Chapelle (Paris), la collégiale Notre-Dame de Poissy, la collégiale Notre-Dame de Semur-en-Auxois, la basilique Saint-Nazaire de Carcassonne, la basilique Saint-Sernin (Toulouse), la cathédrale Notre-Dame de l'Assomption de Clermont, la cathédrale Notre-Dame de Lausanne, l'ancienne cathédrale Saint-Maurice de Mirrepoix, la chartreuse Notre-Dame-des-Prés de Neuville-sous-Montreuil, la cité de Carcassonne, etc.

⁶ Voir Jean-Philippe Schmit et son ouvrage *Les églises gothiques*, publié en 1837, à Paris, chez J. Angé et Cie.

⁷ Un tremblement de terre en 1851 détruisit une partie de la façade principale. En 1852, Joaquín Pavía et Juan Bautista Pyronnet entreprirent la reconstruction de cette dernière. En 1886, Joaquín Pavía en modifia les tours et le fronton.

d'Alexandre de Laborde qui l'avait longuement louée en 1808⁸, éloge reprise entièrement par Frédéric Lacroix dans « Îles Baléares et Pithyuses », appendice de l'exhaustif *Espagne depuis l'expulsion des maures jusqu'à l'année 1847. L'Univers Pittoresque. Histoire et description de tous les peuples*, de Joseph Lavallée et Adolphe Guérout (Lacroix, 1847 : 11). La *Lonja*, déjà signalée comme l'un des édifices les plus remarquables de Palma dans ces deux ouvrages (Laborde, 1808 : 440 et 1847 : 11), avait aussi été l'objet d'une illustration dans la revue *Magasin Pittoresque* du mois de janvier 1837 comme le signale Jean-Joseph Bonaventure Laurens (1945 [1840] : 93) et George Sand (1971 [1842] : 1076). Cette gravure était accompagnée d'une longue description et finissait par une assertion qui ne faisait que renforcer la position prédominante de ces deux monuments gothiques sur le reste du patrimoine palmésan : « La *Lonja* est réellement, avec la cathédrale, le monument le plus intéressant de Palma » (*Magasin Pittoresque*, 1837 : 9).

2. Les ruines

En plus des monuments gothiques, les ruines offraient une autre source d'émotion aux romantiques. Les vestiges du passé avaient fait frémir toute une génération de Chateaubriands et, comme l'écrit Juan Ramis de Ayreflor, parlèrent au cœur de l'antiquaire français Laurens : « La visión de los restos del pasado le atrae y le emociona; todo lo tradicional, todo lo típico, todo lo pintoresco, le encanta ; y siente hondamente la sugestión de las evocaciones » (Laurens, 1945 [1840] : 19). Ceux de Palma lui provoquent un chaos de sensations et de réflexions. Les ruines du couvent de Saint Dominique l'affligèrent et auraient pu lui évoquer des méditations à la manière de Volney⁹ :

Combien de fois je suis venu parmi les ruines remuer ces fragments de colonnes, ces éclats de marbres, ces blasons tumulaires ! Artiste, j'éprouvais de vifs regrets ; (...) Si je m'étais assis sur ces ruines pour méditer à la manière de Volney, j'aurais eu bien des choses à dire sur les peintures qui couvraient les murs du cloître, et qui représentaient le supplice de pauvres malheureux

⁸ « L'église cathédrale est dans la partie élevée de *Palma*. Elle est belle, grande et d'une architecture gothique ; elle a trois nefs et trois hautes voûtes. La construction est hardie, et sa voûte du milieu, encore plus élevée que les deux autres, est simplement soutenue par deux rangs de sept colonnes. Les vitraux en sont magnifiques par la netteté, la finesse et la disposition de leurs couleurs. On entre dans l'église par trois superbes et grandes portes ouvertes dans sa façade, à côté de laquelle s'élance un clocher d'une structure si hardie et ornée avec tant de délicatesse, qu'on l'a nommé la *tour de l'Ange*. [...] » (Laborde, 1808 : 439).

⁹ Voir *Les Ruines ou Méditation sur les révolutions des empires* (1791). L'auteur, sur les ruines de Palmyre, se livre à de profondes méditations sur la destruction de tant d'empires à qui leur puissance colossale semblait promettre une éternelle durée, et qui n'en ont pas moins obéi à la loi de la nature. À travers, un génie des tombeaux et des ruines, il dénonce les tyrannies que le temps justicier finit par détruire (Volney, 1979 [1791] : 1).

condamnés par l'inquisition. En citant des sentences de ce fameux tribunal, j'aurais bien pu lui infliger une flétrissure de plus, mais, paix aux morts ; d'ailleurs, ces temps de barbarie et de cruauté sont loin de nous (Laurens, 1945 [1840] : 82-83).

Les vestiges de ce « couvent de l'inquisition » ne laissèrent pas non plus indifférente George Sand. Elle approuva la destruction de cet édifice et l'action de délivrance de ce peuple, qui se libéra du joug de la religion et défendit les actions de Mendizabal, sacrifiant l'art et la science à des biens plus précieux, la raison, la justice, la liberté religieuse (Sand, 1971 [1842] : 1088-1091). Elle s'indigna même contre les poètes et les artistes, qui regrettent l'effondrement des monuments et déplorent, comme Chateaubriand¹⁰, la fuite du temps au lieu de louer l'action des hommes libérés des temps obscurs :

Pleure donc qui voudra sur les ruines ! Presque tous ces monuments dont nous déplorons la chute sont des cachots où a languï durant des siècles, soit l'âme, soit le corps de l'humanité. Et viennent donc des poètes qui, au lieu de déplorer la fuite des jours de l'enfance du monde, célèbrent dans leurs vers, sur ces débris de hochets dorés et de fêrules ensanglantées, l'âge viril qui a su s'en affranchir ! (Sand, 1971 [1842] : 1092).

Dans une tradition bien romantique, ces ruines l'emportèrent dans une rêverie, qui lui permit de méditer sur les significations de ces dernières. Au moyen d'un dialogue¹¹, parmi les décombres d'un couvent ruiné, entre un artiste, qui regrette la perte du couvent pour le bien de l'art, et un moine, qui le fait descendre jusqu'aux cachots de l'Inquisition et lui fait comprendre les horreurs qu'ils renferment, elle réussit à persuader l'artiste et le lecteur du bien-fondé de la destruction de ce monument. Les ruines sont pour elle, comme pour Volney, une leçon pour l'humanité où la justice triomphe sur le mal¹² :

Si j'étais chargé d'ériger un autel destiné à transmettre aux âges futurs un témoignage de la grandeur et de la puissance du nôtre,

¹⁰ Voir l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811.

¹¹ Ce dialogue constitue une pause dans le récit viatique. Il s'agit d'une parenthèse fictionnelle qui interrompt le rythme du récit, une licence poétique (Sand, 1971 [1842] : 1103). Comme le souligne Claudine Grossir, pour aborder les deux thèmes qui lui tiennent à cœur, le besoin de destruction d'une institution oppressive et le lien intime entre art et foi, questions déjà présentes dans *Spiridion* et *Lélia*, George Sand ressent la nécessité de la fiction qui permet des libertés avec le réel, car « la fiction réunit des éléments dispersés du réel et permet une vision prospective ; à la fois synthétique et anticipatrice, elle s'avère plus efficace sur le plan de la démonstration » (Grossir, 2001 : 130).

¹² Ce passage dévoile les idées anticléricales et antireligieuses de son auteur et sa condamnation de l'art pour l'art.

je n'en voudrais pas d'autre que cette montagne de débris, au faite de laquelle j'écrirai ceci sur la pierre consacrée : « Au temps de l'ignorance et de la cruauté, les hommes adorèrent sur cet autel le Dieu des vengeances et des supplices. Au jour de la justice, et au nom de l'humanité, les hommes ont renversé ces autels sanguinaires, abominables au Dieu de miséricorde » (Sand, 1971 [1842] : 1102).

Dans la seconde moitié du siècle, elles ne donnèrent plus lieu qu'au regret de l'artiste et du voyageur, pour la destruction de ce que l'on décrivait alors comme un chef d'œuvre¹³ (Germond de Lavigne, 1866 : 746). L'auteur du guide, recommande au voyageur de se promener parmi ce monceau de débris qui n'offre plus que « colonnes, corniches, mosaïques, clefs de voûte [...] entassés pêle-mêle ; [...] quelques arcs légers et quelques palmiers séculaires [...] restés debout » (Germond de Lavigne, 1866 : 746) car leur beauté pourrait permettre au voyageur d'imaginer celle de l'édifice tout entier. Vingt ans plus tard, Léon Roubière (1881 : 48) plagia entièrement l'exposé du guide, qu'il incorpora dans son chapitre XXIV « Le Palais de l'Inquisition ».

Que ce soient des monuments gothiques ou des ruines, le voyageur dix-neuviémiste rechercha inlassablement ce retour au passé moyenâgeux si prisé à l'époque. Si l'exotisme est dans le regard d'un sujet porté sur un objet (Moura, 1992 : 193), on peut bien parler d'un exotisme médiéval. Non que cet exotisme médiéval existe réellement dans la réalité majorquine, mais parce qu'il est définitivement présent dans l'image qu'en donnent les récits des voyageurs. Plus qu'à la légende des cathédrales gothiques ou des vestiges moyenâgeux, le voyageur va surtout s'attacher à la sobriété du médiéval chrétien avec sa foi chrétienne ascétique et sa dévotion exacerbée.

3. La ferveur religieuse

Dans cette recherche inassouvie de l'altérité, la religion, son appréhension et ses manifestations allaient combler le voyageur, en lui offrant un tableau diamétralement opposé à sa réalité quotidienne et en lui apportant ce « faible parfum »¹⁴ d'un monde moyenâgeux empreint de dévotion chrétienne.

Si la France dix-neuviémiste avait perdu l'Église avec la Révolution et nombre de ses influences, qui lui furent impossible de recouvrer, le socialisme gagnant peu à peu le peuple, l'Espagne, au contraire, était encore dans un système ancien-régime avec une Église omnipotente. Au cours du XIX^e siècle, la France allait devenir de moins en

¹³ Pourtant Alexandre de Laborde (1808 : 441) écrivait que « la maison de l'*Inquisition* n'offre rien de curieux ».

¹⁴ Comme l'écrivait George Sand, à travers l'artiste dans dialogue du « couvent de l'inquisition » : « Il est encore parmi nous des âmes religieuses envers le passé, et des imaginations ardentées frappées de la poésie du moyen âge. Tout ce qui peut nous en apporter un faible parfum, nous le cherchons, nous le vénérons, nous l'adorons presque » (Sand, 1971 [1842] : 1094).

moins catholique alors que l'Espagne le restait encore profondément. Le travail industriel, l'usine et la manufacture, la ville ont eu sur la fidélité religieuse des populations urbaines des effets négatifs (Rémond, 1974 : 203). L'Empire avait proclamé un état laïque. Et même si la Restauration et la Monarchie de Juillet, qui vit apparaître un mouvement de socialistes chrétiens, avaient entrepris une rechristianisation pour atténuer les ravages révolutionnaires, elle ne fut que bien faible. La fin du siècle avec les républicains en termina complètement avec la faible emprise de l'Église sur le peuple en laïcisant l'État, l'école primaire et son personnel (1886).

À Majorque, le mouvement catholique allait répondre au mouvement ouvrier, socialiste et républicain, et tout au long du XIX^e siècle, l'Église majorquine se caractérisa par son attitude réactionnaire (Santana i Morro, 2008 : 224). L'Église continua à exercer un fort contrôle sur les mœurs et s'évertua à combattre le libéralisme en adoptant, vers la fin du siècle, toute une série d'initiatives sociales comme le cercle d'ouvriers catholiques, les sociétés de secours mutuels confessionnels et les mutualités liées aux syndicats ouvriers catholiques (Fullana, 1994 : 115). Le premier cercle d'ouvriers catholiques fut inauguré à Palma en 1878 et fut rapidement suivi par toute une vague d'ouverture de cercles dans chacune des communes de l'île. Après la révolution de 1868, le mouvement ouvrier républicain avait donné lieu aux premières associations d'ouvriers. Mais il fallut attendre la première république pour voir apparaître l'une des expériences les plus réussies de ce mouvement, « La Unió Obrera Balear » (1881). Le mouvement ouvrier d'inspiration socialiste ne se développa que dans la dernière décennie du XIX^e siècle (Santana i Morro, 2008 : 222) et l'anticléricalisme et la franc-maçonnerie à Majorque allaient rester très résiduels (Fullana, 2004 : 131).

Ce fut donc une société encore bien aux mains de l'Église que le voyageur rencontra à Majorque. Qu'il soit du début ou de la fin du siècle, ce thème n'en laissa aucun indifférent. Certains, les catholiques bien sûr, célébrèrent avec enthousiasme ce retour à l'âge d'or chrétien. Ce fut le cas du Grand Professeur aux facultés catholiques d'Angers, Paul Henry, qui se réjouit de retrouver les compatriotes de saint Dominique, de saint Ignace et de sainte Thérèse (1884 : 2) ou de l'abbé Abdon Mathieu qui assure que si le pape Léon XIII avait choisi l'île de Majorque pour refuge, il aurait été porté en triomphe et se serait senti au milieu des siens (1887 : 209). Paul Henry fit l'éloge de ce peuple, demeuré fidèle à la foi et à la pratique des vertus chrétiennes, qui observait le Décalogue et regretta que l'on voulût en changer les choses :

Une infernale campagne est organisée par la voie de la presse pour scandaliser ces âmes candides et pures. Dieu, heureusement, leur a suscité de vaillants défenseurs, pour leur faire comprendre, avec un poète populaire espagnol, l'inestimable valeur de ce merveilleux joyau de la foi, qui console de la perte de tous les autres biens et que trop souvent, hélas ! on ne recouvre plus, quand on l'a perdu (Henry, 1884 : 79).

Mais la plupart, les voyageurs libéraux, allaient plutôt adopter une attitude réprobatrice.

Dès le début du siècle, le grand nombre et la richesse des églises et des couvents à Palma surprirent les voyageurs. « Peu de villes contiennent autant d'églises que celle-ci » signalait Mme de Brinckmann (1852 : 312) en 1850. Leur récit allait retranscrire systématiquement, de manière encyclopédique, le décompte exact des édifices religieux à Palma, que ce soit le consul Grasset de Saint-Sauveur, qui comptait une église métropolitaine, cinq paroisses, dix couvents d'hommes et onze de femmes en 1805, ou Jean-Joseph Bonaventure Laurens (1945 [1840] : 81) qui donnait des chiffres similaires en 1834 excepté pour ce qui est des monastères (huit au lieu de dix)¹⁵, ou encore Léon Roubière (1881 : 54) qui recensait six églises paroissiales et cinq couvents de femmes à la fin du siècle. Certains allaient même jusqu'à en exagérer la quantité : trente-six églises ou chapelles pour Gaston Vuillier (1982 [1893] : 9), une quarantaine pour Lucien Trotignon (1895 : 234) ou n'hésitaient pas, au risque d'ennuyer leur lecteur, à se lancer dans l'énoncé d'une liste sans fin (Bernard, 1895 : 205). Cet excès d'églises leur provoqua même, parfois, un sentiment de saturation :

Les églises je m'y perds, tant il y en a. J'ai vu trop de saints chapés d'or et auréolés d'argent, trop de saintes en falbalas de satin bleu, trop de frontons coupés, en marbre, au-dessus des chapelles, trop de retables creusés et sculptés en caissons, trop de colonnades à enroulement de grappes de raisins. La piété espagnole surcharge, encombre, accumule, entasse, prodigue et le marbre et l'albâtre et les métaux et les dorures et les fouillis d'ornements et les personnages et les étoffes et les candélabres et les niches et ceci et cela, et encore et toujours. Je demande grâce (Conte, 1895 : 109).

L'opulence des monastères déchaîna des sentiments d'indignation :

Le nombre des ecclésiastiques et des moines est considérable. Toutes les églises, tous les couvens [sic] sont richement dotés. Les moines surtout ont un fonds inépuisable dans la dévotion malentendue des fidèles. Leurs richesses, autant que leur peu de moralité, ont quelquefois attiré l'attention du gouvernement (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : 91).

En 1826, le voyageur parlait de 50.000 livres de rente pour le monastère des dominicains (Cambessèdes, 1826 : 24). Tous ces commentaires ne sont évidemment présents que dans les textes viatiques antérieurs au désamortissement de Mendizabal en 1835. Le démantèlement des biens ecclésiastiques modifia la situation des couvents et des monastères dans l'île. Abandonnées, les cellules de la chartreuse de Valldemossa,

¹⁵ Le couvent de Saint Dominique avait été détruit pendant la première vague de désamortissement dans les années 1820-1823 (Xamena Fiol, 1991 : 332).

par exemple, finirent par être vendues en 1842 et servirent de maison de campagne aux habitants de Palma qui venaient y passer l'été (Le Bihan, 2006 : 43). Si le désamortissement eut un effet physique sur les biens de l'Église, il ne fut pas suivi à Majorque par un mouvement anticlérical chez le peuple. Tout au contraire, à la fin du siècle, le voyageur rencontrait encore des églises bien fréquentées chaque matin par un défilé de dévotes « vêtues de couleurs sombres, munies de tout un bagage : livre de messe, chapelet et petit pliant destiné à remplacer les chaises absentes » (Trotignon, 1895 : 235). La noblesse continuait tout aussi empreinte de cléricisme et participait assidûment à la vie religieuse. Au chambranle du portail des maisons aristocratiques était placardée une affiche, émanant de l'imprimerie de l'Évêché, publiant toutes les fêtes religieuses de la semaine. « Par ces affiches, les chefs du parti religieux se comptent et semblent jeter un défi au parti avancé » écrivait ironiquement Léon Roubière (1881 : 43).

Cette piété, incomprise par le voyageur libéral, fut qualifiée de fanatique (Sand, 1971 [1842] : 1142, Trotignon, 1895 : 229). Ce fanatisme voulut être démontré au lecteur au moyen d'anecdotes satiriques, qui étaient apportées comme preuve garante de la vérité (Linon-Chipon *et al.*, 1998 : 193). En donnant un exemple « dont l'authenticité [lui] a été garantie », Jacques Cambessèdes montra à son lecteur, non sans ironie, l'influence des moines sur les nobles, soulignant l'absurdité de leur dévotion aveugle, qui n'était pas sans rapprocher le marquis majorquin du célèbre Orgon de Molière :

Le marquis d'A....., grand d'Espagne, habitant de Majorque, possédoit un tableau de Raphaël représentant une Vénus à demi nue. Un voyageur anglois lui en avoit offert 10,000 doures, qu'il avoit constamment refusés. Un moine vint un jour chez lui, vit ce tableau, et fit une verte réprimande au marquis. Celui-ci prit un pinceau, et couvrit sur-le-champ les nudités qui avoient of-fusqué le moine [*sic*] (Cambessèdes, 1826 : 24).

Un dévouement religieux aveugle mais aussi paradoxal et hypocrite. Gaston Vuillier fut indigné par ces insulaires qui agissaient en toute barbarie d'un côté et accouraient à l'église de l'autre. Il ne comprenait pas comment après avoir assisté au spectacle barbare d'une corrida, la foule de gens qui quelques instants auparavant « enivrée à la vue du sang, gesticulait poussant des cris de fauves » en torturant un taureau, pouvait aller ensuite « dévotement s'agenouiller devant l'image du Dieu qui apprend à être bons et humains » (Vuillier, 1982 [1893] : 9).

Cette piété se devait également féroce et effrayante, à l'image de la légende noire du catholicisme espagnol qu'avait élaborée le discours des Lumières (Montesquieu, Voltaire, Diderot), et qui était encore présent dans le discours anticlérical du XIX^e siècle. Comme le confirmait George Lecomte, en 1896, si la ferveur espagnole était moins rude, moins tragique alors, elle devait encore, durant ces fêtes traditionnelles, revêtir son terrifiant appareil de jadis et restaurer le cérémonial des époques

d'épouvante (Benassar, 1998 : 1003). À la fin du siècle, le voyageur corroborait encore ces présupposés bien établis et les appliquait aux pratiques religieuses majoritaires. Voulant illustrer le catholicisme sombre et farouche des insulaires, Lucien Trotignon (1895 : 255) décrit le cortège d'un mort avec force détails tentant de transcrire le terrifiant de cette scène :

Au milieu de la gaieté populaire de ce dimanche, voici comme contraste un lugubre tableau : le cortège d'un mort qu'on mène au cimetière, à la nuit tombante. Un mort d'une certaine importance, cela se devine. Une vingtaine d'hommes noirs, porteurs de grosses lanternes, ouvrent la marche. Derrière le char funèbre tout simple, tout nu, sans couronnes ni fleurs, vient une longue procession de prêtres, le cierge en main. A la lueur tremblotante de tous ces feux la foule, qui accompagne se distingue confusément dans les ténèbres. Cette mise en scène est sinistre, faite pour épouvanter.

L'insistance sur la nudité et l'aridité du cimetière, sans couronnes, sans fleurs, sans pierres tombales, juste avec des murs divisés par des chiffres représentant les sépultures (Vuillier, 1982 [1893] : 44), mettait en valeur l'austérité et l'ascétisme des coutumes religieuses.

Certains voyageurs ne purent s'empêcher de se référer à ce qui était devenu une figure imposée du voyage en Espagne, l'Inquisition. Si Grasset de Saint-Sauveur soulignait, en 1807, qu'elle n'était plus le tribunal effrayant que les écrivains ont transmis à la postérité mais une simple institution religieuse confiée « à des ecclésiastiques distingués par leurs vertus, leurs lumières et leur modération », aux pouvoirs très réduits¹⁶, il s'attardait, cependant, plus loin, sur la retranscription d'une relation imprimée en 1755, qui glaça son sang et avait pour objectif de faire frémir son lecteur (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : 100 et 102-105).

Cette institution fut abolie définitivement en 1820. En 1840, Laurens (1945 [1840] : 83) déclarait que les temps de la barbarie étaient loin, pourtant George Sand (1971 [1842] : 1103), qui visita l'île six mois avant l'artiste, prétendit avoir rencontré le prêtre d'une paroisse de Palma qui avait passé sept ans de sa vie dans les prisons de l'Inquisition. Cette dernière, dans une « licence poétique » (Ibid.), voulut faire revivre au lecteur toutes les cruautés souffertes par ses victimes, dans le couvent de Saint Dominique qu'elle nomme le « couvent de l'inquisition »¹⁷. Sa critique est ferme et directe :

¹⁶ Les jugements devaient être autorisés par le gouvernement qui seul pouvait se prononcer sur la validité des motifs et les peines étaient réduites à quelques jours de retraite dans un couvent.

¹⁷ Adrien Le Bihan fait remarquer que le couvent des dominicains ne pouvait avoir appartenu à l'Inquisition, cette dernière étant un tribunal et non un ordre religieux qui se réunissait dans son palais de la *plaza Mayor* : « La confusion de George Sand, ou de ceux qui la renseignèrent,

Jeune homme, dit le moine, ces fosses que tu vois, ce ne sont pas des puits, ce ne sont pas même des tombes ; ce sont des cachots de l'Inquisition. C'est là que, durant plusieurs siècles, ont péri lentement tous les hommes qui, soit coupables, soit innocents devant Dieu, soit dégradés par le vice, soit égarés par la fureur, soit inspirés par le génie et la vertu, ont osé avoir une pensée différente de celle de l'inquisition (Sand, 1971 [1842] : 1099).

Après la romancière, ce thème tomba dans l'oubli et aucun voyageur postérieur ne mentionna ces terribles faits.

Conclusion

Gothique, ruines, ferveur chrétienne, le voyageur du dix-neuvième prêta à Majorque ses chimères, chercha à réveiller dans ce décor « ce qui y sommeille de vestiges pour en ranimer la scène d'autrefois » (Conte, 1895, préface, VI). Il transforma la baléare en une fantaisie médiévale pour le faire rêver et transporter ses lecteurs loin de leur quotidien et de leurs angoisses provoquées par cette société en pleine mutation. Le progrès, l'industrialisation et le libéralisme inquiétaient, retrouver le monde d'avant rassurait. Comme l'écrivait Jean Nicolas Illouz (2009 : 67) à propos de Gérard de Nerval :

Le voyageur remonte, ou rêve de remonter, aux sources de son histoire. Et, quelquefois, le miracle en effet se produit, quand, malgré les ruines et la poussière, le passé ressurgit, comme s'il s'était maintenu tel qu'en lui-même dans un présent éternel.

Dans la lignée d'un Chateaubriand ou d'un Victor Hugo, le monde médiéval exacerba l'imagination du voyageur romantique. C'est l'image d'un Moyen Âge terrifiant que nous renvoie nombre de textes romantiques et c'est bien cette terreur-là que rechercha le voyageur à Majorque en se promenant dans les ruines ou en contemplant les pratiques religieuses. Mais c'est aussi un Moyen Âge idéalisé, incarnant les perfections esthétiques du gothique et les perfections morales de la religion mises à mal par la modernité que l'écrivain-voyageur s'appliqua à transmettre dans son récit.

Dans notre société de début de siècle, face à l'instabilité de notre présent, nous nous tournons à nouveau vers cet âge mythique, ce temps poétique de l'héroïsme chevaleresque, de la pureté des mœurs et de l'exaltation de l'amour. Ces dernières années, les adaptations cinématographiques du *Seigneur des Anneaux* de J. K. Tolkien, des *Chroniques de Narnia* de C.S Lewis ou de la saga *Games of Throne* de George R. R.

provient de ce que des dominicains figuraient parmi les inquisiteurs, que de terribles autodafés s'étaient tenus, au XVII^e siècle, dans leur couvent, que les noms de certains condamnés de l'Inquisition, jusqu'à une date récente (nous y reviendrons), y avaient été exposés et qu'au XIII^e siècle, c'est aux dominicains que le pape avait confié ce que l'on nomme l'Inquisition pontificale ou monastique » (Le Bihan, 2006 : 40).

Martin connaissent de véritables succès. L'incendie de la cathédrale de Notre-Dame de Paris, symbole du gothique en France, a réveillé les passions endormies. Le Moyen Âge continue à fasciner. Deviendra-t-il l'Âge d'or de notre société post-industrielle comme il l'a été à la naissance de l'industrialisation ?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANONYME (1837) : « La bourse de Palma (île de Majorque) ». *Le Magasin pittoresque*, V, 9.
- BENASSAR, Bartolomé et Lucile BENASSAR (1998) : *Le voyage en Espagne*. Paris, Robert Laffont.
- BERNARD, Marius (1895) : *Autour de la Méditerranée, Les côtes latines, L'Espagne (de Tanger à Port-Vendres)*, vol. 1. Paris, Henri Laurens.
- BRINCKMANN, Joséphine de (1852) : *Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850, par Mme de Brinckmann née Dupont-Delporte*. Paris, chez Frank libraire-éditeur.
- CAMBESSÈDES, Jacques (1826) : « Excursions dans les Îles Baléares ». *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, 30, 5-37.
- CHATEAUBRIAND, François-René de (1816) : *Le génie du christianisme, ou beautés de la religion chrétienne*. Tome troisième. Paris, Le Normant imprimeur-libraire.
- CONTE, Édouard (1895) : *Espagne et Provence – Impressions –*. Paris, Calmann Lévy.
- COSTE, Anne (1997) : *L'architecture gothique : lectures et interprétations d'un modèle*. Saint-Étienne, Centre d'Études Foréziennes et Publications de l'Université de Saint Étienne.
- DAVILLIER, Jean Charles (1874) : *L'Espagne*. Illustré de 309 gravures dessinées sur bois par Gustave Doré. Paris, Hachette et Cie.
- DEMBOWSKI, Charles, Baron (1841) : *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile : 1838-1840*. Paris, Charles Gosselin, 2 vols.
- DONNADIEU, Frédéric (1887) : « Le Félibrige à Majorque, notes de voyages ». *Revue Félibréenne*, 3, 74-84.
- DONNADIEU, Frédéric (1888) : « Le Félibrige à Majorque, notes de voyages (suite) ». *Revue Félibréenne*, 4, 17-27.
- FULLANA I PUIGSERVER, Père (2008) : « La Societat », in Ernest Belenguer (dir.), *Història de les Illes Balears*. [Volum III : Miquel Duran i Antoni Marimon (dir.), *Del segle XVIII Borbònic a la complexa contemporaneïtat*], Barcelona, Edicions 62, 117-131.

- GAUTIER, Théophile (1856) : *Voyage en Espagne*. Paris, Charpentier libraire-éditeur.
- GERMOND DE LAVIGNE, Léopold Alfred Gabriel (1866) : *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Espagne et du Portugal*. Paris, Librairie L. Hachette et Cie.
- GRASSET DE SAINT-SAUVEUR, André (1807) : *Voyage dans les Îles Baléares et Pithiuses ; fait dans les années 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805*. Paris, L. Haussmann.
- GROSSIR, Claudine (2001) : « Un hiver à Majorque : récit de voyage, autobiographie et fiction », in *Roman et récit de voyage. Textes réunis par Philippe Antoine et Marie-Christine Gomez-Géraud*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 123-132
- HALLAYS, André (1899a) : « Majorque », in *En flânant. Les idées, les faits et les œuvres*. Paris, Pavillon de Hanovre, 327-339.
- HALLAYS, André (1899b) : « Souvenirs de Majorque. », in *En flânant. Les idées, les faits et les œuvres*. Paris, Pavillon de Hanovre, 339-343.
- HARRASOWSKY, Mme de (1895a) : « Majorque. Une visite à l'archiduc Salvator ». *Revue de Géographie*, 36, 353-360.
- HARRASOWSKY, Mme de (1895b) : « Majorque (suite) ». *Revue de Géographie*, 36, 408-420.
- HENRY, Paul (1884) : *Un mois en Espagne*. Angers, Germain et G. Grassin [*Revue de l'Anjou*].
- ILLOUZ, Jean-Nicolas (2009) : « Nerval : l'Orient intérieur », in David Lançon et Patrick Née (éds.), *L'Ailleurs depuis le Romantisme, Essais sur les littératures en français*, Paris, Hermann Éditeurs.
- LABORDE, Alexandre de (1808) : « Isles Baléares et Pityuses, ou Royaume de Mayorque », in *Itinéraire descriptif de l'Espagne et tableau élémentaire des différentes branches de l'administration et de l'industrie de ce royaume*. Paris, H. Nicolle, vol. III, 429-502.
- LACROIX, Frédéric (1844) : « Îles Baléares et Pithyuses », Appendice de *Espagne depuis l'expulsion des maures jusqu'à l'année 1847. – L'Univers Pittoresque. Histoire et description de tous les peuples, de Joseph Lavallée et Adolphe Guérault*, Paris, Firmin Didot frères, 1-27.
- LAURENS, Jean-Joseph Bonaventure (1945 [1840]) : *Balearis Major. Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque exécuté en septembre et octobre de 1839, ornés de cinquante-cinq planches lithographiées par J.B. Laurens*. Palma, Editorial Moll.
- LE BIHAN, Adrien (2006) : *George Sand, Chopin et le crime de la chartreuse*. Espelette, Cherche-bruit.

- LINON-CHIPON, Sophie ; Véronique MAGRI-MOURGUES & Sarga MOUSSA (1998) : *Miroirs de textes, Récits de voyage et intertextualité*. Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, CRLV.
- MATHIEU, Abdon (1887) : *L'Espagne, Lettres d'un Français à un ami, par l'abbé A. Mathieu, avec dessins de M. Vincent Lavernia, gravures de M. Laporta*. Madrid, Imprimerie de Henri Rubiños.
- ORTAS DURAND, Esther (2005) : «La España de los viajeros (1755-1846): imágenes reales, literaturizadas, soñadas...», in Leonardo Romero Tobar y Patricia Almarcegui Elduayen (coords.), *Los libros de viaje: realidad vivida y género literario*, Madrid, Universidad internacional de Andalucía y Ediciones Akal, 48-91.
- PAGEAUX, Daniel-Henri (2003) : *Trente essais de littérature générale et comparée ou la Corne d'Amalthée*. Paris, L'Harmattan.
- PERCHER, Jules Hippolyte (1888) : « À Majorque, Signé Harry Alis ». *Le Journal des débats politiques et littéraires*, 5, 11,13 juin, 3 juillet et 19 août.
- RÉMOND, René (1974) : *Le XIX^e siècle, 1815-1914*. Paris, Editions du Seuil.
- ROUBIÈRE, Léon (1881) : *Palma (îles Baléares). Impressions et souvenirs d'un excursionniste*. Alger, impr. de Cheniaux-Franville.
- SAND, George (1971 [1842]) : *Un hiver à Majorque*, in Georges Lubin (éd.), *Œuvres autobiographiques II*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1033-1177.
- SANTANA I MORRO, Manel (2008) : « Les transformacions socials », in Ernest Belenguier (dir.), *Història de les Illes Balears*. [Volum III : Miquel Duran i Antoni Marimon (dir.), *Del segle XVIII Borbònic a la complexa contemporaneïtat*], Barcelona, Edicions 62, 213-230
- TAYLOR, Isidore Séverin Justin, Baron (1860) : *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger à Tétouan*. Paris, A.F. Lemaître.
- TROTIGNON, Lucien (1895) : *En Méditerranée (notes et impressions), Sicile-Corse, Malte-Corfou, Les Baléares*. Paris, E. Dentu.
- VIOLLET-LE-DUC, Eugène (1846) : *Du style gothique au dix-neuvième siècle*. Paris, Librairie archéologique de Victor Didron.
- VOLNEY, Constantin-François (1979 [1791]) : *Les Ruines ou méditation sur les révolutions des empires*. Paris et Genève, Slatkine.
- VUILLIER, Gaston (1982 [1893]) : *Voyage aux îles Baléares, Les Baléares vues en 1888*. Paris, Les Éditions Errances.
- XAMENA FIOL, Pere (1991) : *Història de Mallorca*. Palma de Mallorca, Editorial Moll.